



LA BOURSE.



Je suppose que vous êtes étranger ou de province, ce qui est la même chose pour ma supposition. Vous êtes venu à Paris, dans cette capitale des arts et de la civilisation, et c'est la première fois. Artiste, vous courez au Louvre, à Saint-Germain-l'Auxerrois, s'il n'est pas démoli, ou à l'hôtel de Cluny, rue des Mathurins; industriel, vous visitez les belles manufactures du faubourg Saint-Antoine et du Gros-Caillou; naturaliste, vous allez au Jardin des Plantes; savant, à la

Sorbonne et aux bibliothèques; solliciteur, c'est aux ministères et à la chambre que vous vous faites conduire; curieux et désœuvré, vous avez les spectacles, les cafés, le bois de Boulogne, les Néothermes de la rue Chanteraine, etc., etc.... Que si, par le hasard de votre condition, vous trouvez tout simplement rentier, ou même financier et quelque peu économiste, ou bien encore badaud au suprême degré, alors vous demandez la Bourse : « Où est la Bourse? »

Pour continuer mon hypothèse, j'imagine que cette information vous l'aurez prise vers 1824 ou 1825, au Palais-Royal, par exemple. On vous aura dit : « Suivez la rue Vivienne tout droit, « puis faites un coude à la hauteur de la rue des « Colonnes pour arriver à Feydeau; de là et sans « peine vous trouverez la Bourse. » Et vous, d'aller, de marcher, d'arriver rue Feydeau, puis de lever les yeux en l'air et de chercher un édifice, un hôtel, quelque chose enfin qui approche de l'idée que vous n'aurez pas manqué de vous faire de la Bourse. Quel désappointement! il n'y a là que des maisons étroites et sombres, rien que des boutiques étranglées, que des portes équivoques, la plupart à allées. — Cherchez bien pourtant : l'une de ces portes, la plus noire, la plus malpropre, la plus infecte de toutes, ce sera l'entrée du sanctuaire.

Et en effet, jusqu'en 1826, que fut ouvert le magnifique temple moitié grec et moitié romain que nous admirons aujourd'hui, les habitués de la Bourse n'avaient pas d'autre lieu de rendez-vous que le hangar d'un charpentier qui s'ouvrait, d'un côté, par un couloir horriblement boueux, et de l'autre, sur l'égout de la rue Notre-Dame-des-Victoires. A dire vrai, et jusqu'à notre temps, le dieu ou le démon du négoce et de l'agiotage n'avait pas eu de demeure plus imposante et plus agréable. En outre, partout où il a porté ses pénates, il n'a pas fait long bail. On n'a jamais songé à abolir son culte, mais on lui a souvent disputé la jouissance d'un temple. Il semble qu'il y ait eu dans l'instabilité et le provisoire de ses habitations, un je ne sais quoi d'incertain, de mobile et d'aventureux, en harmonie parfaite avec la condition de ceux qui les fréquentent.

Le commerce est de tous les pays, et il sera de tous les temps, je l'espère; mais la Bourse et son jeu, avec toutes leurs significations sous-entendues et la plupart de celles qu'on précise, est d'invention moderne. Pour nous autres Français, c'est une importation étrangère comme l'imprimerie et la vapeur, avec lesquelles on pourrait au besoin lui trouver plus d'un rapport. La Bourse est, pour le monde des intérêts maté-

riels, ce que l'imprimerie est pour celui des intérêts intellectuels et moraux. Elles établissent et entretiennent entre les nations comme entre les individus un lien salubre et utile. N'est-il pas vrai aussi que par la combinaison économique et fictive du crédit et des échanges, ce que l'on appelle les *opérations de Bourse* finira par rendre inutile et annuler l'emploi de l'homme-accessoire, de l'homme-machine, résultat philanthropique en possession duquel la découverte de la vapeur nous a mis depuis longtemps.

Voyez en effet si, comme je le crains, on ne pourrait pas, au moyen de cette merveilleuse invention, tenir les livres, même en parties doubles. Pour cela il suffirait d'une mécanique ingénieuse que découvriront, j'en suis sûr, quelque Wilson ou Perkins en herbe, laquelle mécanique disposerait les chiffres, effilerait la plume, puiserait l'encre, tournerait le folio. On aurait soin de chauffer le tuyau, et tout serait dit.

Au seizième siècle il n'y avait pas encore de Bourse proprement dite en Europe; on n'y trouvait que des comptoirs de commerce, à Venise et à Anvers, par exemple. — L'agiotage, un beau jour et le même jour peut-être, naquit à Amsterdam et à Londres. C'était vers 1690. L'Angleterre sortait de ses dissensions intérieures, et son com-

merce prenait aux Indes une singulière extension. Les agioteurs parurent nécessairement en même temps que les premiers billets, et les joueurs au moment du premier emprunt. Law fut, ce me semble, un éclatant produit de cet esprit mercantile et spéculateur qui s'était emparé des Anglais. Cet Écossais madré, qu'on nous a dépeint comme un homme doué de facultés supérieures, ne se sentit pas les coudées assez franches dans son pays, il vint en France, à Paris, ville novice encore, où il ouvrit, sous les auspices du régent, une véritable Bourse rue Quincampoix. Vous voyez qu'alors il ne s'agissait pas, comme aujourd'hui, d'un temple grec, d'ornements attiques, de chapiteaux corinthiens; on s'établissait, pour spéculer, au beau milieu de la rue malsaine et boueuse; c'est tout au plus s'il se trouvait là quelque échoppe pour le cas de pluie; la précipitation des nouveaux industriels ne songeait pas même à se donner un hangar pour abri. Les transactions se faisaient de gré à gré et verbalement; un petit bossu prêtait son dos, devenu historique, et c'était le bureau improvisé sur lequel se confectionnaient les engagements. Pauvre agiotage! il n'a reçu des règles et une organisation que de nos jours. Faute des dehors de bienséance qu'on lui a donnés si libéralement depuis, un provincial ingénu n'aurait

pas manqué de prendre l'agiotage désordonné de la rue Quincampoix pour un brigandage grossier et hideux; même au milieu des sales orgies de la régence, ceux qui s'étaient enrichis par ces spéculations étaient regardés de travers. Aujourd'hui, grace aux formes qui sanctionnent l'acquisition de telle ou telle fortune indistinctement, toute opulence acquise à la Bourse est honorable. C'est là sans contredit le plus salubre progrès que pouvaient faire nos mœurs et nos idées, et elles n'y ont pas manqué. L'art, de son côté, s'y est montré docile aussi. Autrefois il ne s'employait qu'aux petites maisons des grands seigneurs, des abbés et des comédiennes; dans ses intervalles de loisir seulement, et par manière de distraction, il jetait dans les airs quelque beau monument, la colonnade du Louvre, par exemple, ou bien les Invalides et quelques églises encore, comme Saint-Roch et Sainte-Geneviève; maintenant il est bien plus moral et bien plus utile, il bâtit, il orne, il sculpte, il peint la Bourse. A le juger d'après son passé, qui pourtant eût jamais auguré à l'agiotage le présent dont il jouit? La banqueroute avait été le dénoûment du système de Law. Cela ne tua pas l'agiotage, bien au contraire. Jusque-là on ne l'avait accepté que comme une mode, depuis lors on l'accueillit, on l'établit comme une cou-

tume. Il ne restait plus qu'à l'instituer, c'est ce qui eut lieu. — Par un décret du conseil du roi, en date du 24 septembre 1724, la Bourse reçut une existence et une dénomination officielles. On l'appela *Place de change*. Les agents-de-change se réunissaient de midi à une heure dans une des ailes de l'hôtel Mazarin. Jusqu'à la révolution la Bourse ne subit que quelques déplacements imperceptibles et passagers. Quand vint la terreur, elle fut, comme toutes les grandeurs du temps, persécutée, frappée, démolie. On la chassa de son palais comme on avait chassé Louis XVI de Versailles et des Tuileries. Ainsi traitée, la Bourse alla s'établir aux Petits-Pères, dans l'église même. Les anciens chrétiens convertissaient les basiliques romaines, leurs Bourses ou Bazars, en églises. Pendant la révolution, le contraire eut lieu. Les négociants, les agioteurs firent d'une église leur rendez-vous commercial. La foule des vendeurs ou acheteurs de rente inonda la nef et les bas-côtés; les commis et préposés eurent entrée au chœur, les agents-de-change siégèrent dans l'obside en guise de vicaires, et leur syndic tint la place du curé. Bonaparte, qui rétablit tous les cultes, relégua celui-ci aux galeries de bois du Palais-Royal. Enfin, quand Louis XVIII remonta, selon l'expression du Moniteur du temps, au trône de ses

pères, la Bourse, par des raisons que je ne saurais dire, abandonna le Palais-Royal pour la rue Feydeau, qu'elle n'a plus quittée que pour la magnifique demeure où nous la voyons présentement.

Et d'abord, je trouve dans ce fait futile et insignifiant en apparence, une manifestation éclatante des lumières de notre époque, et, comme je le disais tout à l'heure, une preuve irrécusable de son amélioration et de ses progrès. Qu'on y songe ! l'agiotage qui, un siècle durant, n'avait eu pour asile qu'une ruelle obscure et nue, puis, que l'aile décharnée d'un vieux palais, et après cela qu'un hangar et qu'une église, au temps où toute église n'était plus qu'un hangar, voilà cet agiotage qui se carre maintenant, qui se prélassé et se choie dans un palais, disons mieux, dans un temple dont les proportions colossales rappellent le Parthénon, temple qui a sa divinité que l'on adore et que l'on invoque, seul dieu de nos jours qu'on n'ait pas oublié, le dieu de l'argent ! Comme le Jupiter de la fable qui se bâtit une demeure dans je ne sais plus quel endroit de la Grèce, notre dieu s'est bâti la sienne. Les banquiers, les courtiers, les agents-de-change, les commerçants de Paris, se sont entendus et cotisés ; ils ont fait un fonds commun, et ce fonds a payé les mémoires : de

l'architecte, qui donna le plan de l'édifice ; des ouvriers, qui établirent la charpente ; des sculpteurs, qui ont moulé les médaillons ; des maçons, qui apportèrent le ciment ; des peintres, qui exécutèrent les bas-reliefs. Noble et bien digne encouragement pour les artistes et la main-d'œuvre.

Puisque le temple est bâti, entrons.

Si jamais vous allez à la Bourse en observateur, avec l'intention d'emporter quelque fruit de votre visite, vous ferez bien de ne pas pénétrer tout d'abord dans l'enceinte où se presse la foule des acheteurs et des vendeurs de rente ; avant d'en venir aux détails, il est indispensable de prendre une vue de l'ensemble, et pour cela il faut visiter l'étage supérieur. Du haut de ces galeries, où le beau sexe est admis, vous distinguerez sans peine les couleurs différentes de cette population commerçante et noterez des nuances tranchées qui ne le sont plus en bas.

Ainsi un voyageur qui, pour la première fois de sa vie, arrive à Paris, s'il veut tout d'abord s'orienter avec quelque sûreté dans l'immense ville, a soin de s'arrêter sur une des hauteurs qui la dominent, et de cet observatoire il peut, muni de quelque jugement et d'une longue-vue, pressentir les mœurs des habitants d'après la tournure de leurs édifices, et retrouver dans la

physionomie de chaque quartier les traits caractéristiques et la condition de ceux qui le peuplent. A l'ouest, se déroulent des rues spacieuses et vastes, et comme plantées d'élégantes maisons. Là, de légers carrosses fendent l'air, tandis que les piétons se promènent, désœuvrés et distraits. C'est le quartier de l'opulence et des loisirs, c'est la Chaussée-d'Antin et le faubourg Saint-Honoré. Au centre de la ville, les maisons se pressent et s'agglomèrent, les rues semblent noires, tant elles sont resserrées, et tant la foule y est épaisse et grouillante; plus loin, vers le midi, les maisons s'agrandissent, et les rues deviennent plus étroites encore. Ce ne sont plus que des filets de pavés qui mènent d'une grande place à un jardin, d'une caserne à une église. C'est-là le quartier des vieux édifices, des cloîtres devenus collèges et pensionnats: c'est le pays latin. A l'est enfin, les rues sont plus rares, et plus rares aussi les habitants; c'est le Marais, où les habitations ressemblent à des tombes, et qui semble une prolongation nue et crayeuse du cimetière du Père-Lachaise, auquel il touche.

De même à la Bourse: d'en haut vous reconnaîtrez aux abords du parquet le monde des véritables spéculateurs, des commis qui portent et échantent les ordres; sur les côtés, et à rangs moins pressés, les capitalistes qui viennent épier

une chance, les hauts commerçants qui ne se montrent que rarement, et comme pour faire acte de profession et de présence; plus au fond encore, et assis sous les galeries ouvertes, vous reconnaîtrez l'humble rentier, la canne entre les mains et la pomme d'ivoire à la bouche, l'air pensif et satisfait à la fois; souvent il lit son journal, plus souvent encore il cause avec son voisin, et de temps en temps il interrompt la conversation pour arrêter quelque passant de sa connaissance à qui il demande le cours de la rente et des obligations de la Ville. Enfin, si votre vue est tant soit peu ferme, vous suivrez facilement de l'œil les évolutions de quelques individus à la mine affairée autour de ces groupes divers; ceux-là sont comme les éclaireurs de la Bourse, c'est une classe à part qui spéculé peu, mais qui s'occupe beaucoup des spéculations qui s'y font.

Cherchez-vous l'expression la plus nette, le résumé vivant de cette classe si nombreuse à la Bourse, vous le trouverez, sans aucun doute, dans cet homme qui s'est constitué l'auditeur de trois ou quatre groupes à la fois; la mine à l'évent, l'oreille aux écoutes, dans les intervalles où l'haleine lui manque pour discourir, l'œil impatient et subtil, avec cela des manières engageantes et des formes presque diplomatiques; il n'y a pas à s'y méprendre, c'est bien lui. Quel